

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:    Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# Naturaliste Canadien

Vol. XVIII

Cap Rouge, Q., Mai 1889

No. 11

---

 Rédacteur : M. l'Abbé PROVANCHER.
 

---

## CONCHYLOGIE OU ETUDE DES MOLLUSQUES.

Nous avons reçu de deux voies différentes, la même demande formulée à peu près comme suit :

“ Les quelques mots que vous avez dits de temps à autres dans le *Naturaliste* sur la Conchyliologie, joints à la liste de vos *duplicata* que vous publiez actuellement, m'ont inspiré le désir de me livrer à cette étude, ou du moins de lui consacrer quelques moments d'attention, tout en commençant une collection de coquilles. Je veux ramasser tout ce qui me tombera sous la main, sous les feuilles mortes, les écorces, sur les plantes, dans les ruisseaux, les étangs, les rivières, etc. et déterminer les espèces, autant qu'il me sera possible de le faire. Mais je ne sais comment débiter. J'ignore quels auteurs il me faudrait avoir et à qui m'adresser pour me les procurer. Je vous serais donc grandement obligé si vous vouliez bien m'aviser à cet égard. C'est surtout l'étude de cette science qui m'embarrasse, car bien qu'il puisse y avoir des moyens plus avantageux pour se procurer les spécimens, et peut-être aussi quelques règles pour les préparer, il est toujours facile de mettre la main sur ceux que l'on rencontre et de ménager la coquille en la débarrassant de l'animal qui l'habite.”

Nous nous rendons avec plaisir à la demande de nos intelligents correspondants, avec d'autant plus d'empressement que nous leur connaissons déjà des goûts pour l'étude de la nature ; ils reconnaîtront sans peine que la Conchyliologie peut marcher de pair, sans nuire en aucune façon, avec la plupart des autres branches de l'histoire naturelle, botanique, entomologie, etc. Pour la géologie, elle est presque une nécessité, faisant en grande partie la base de la paléontologie. Voici donc pour les auteurs.

Jusqu'à ces dernières années, *Woodward's Manual of Mollusca* était regardé comme indispensable à tous les débutants, vu surtout les excellentes gravures qu'il contient. Mais Tryon chez les américains, et Fischer chez les français, tout en empruntant à Woodward ses précieuses illustrations, viennent de dépasser considérablement cet auteur, en corrigeant son texte, pour le mettre d'accord avec les progrès qu'a faits la science, et en l'enrichissant d'une foule de commentaires, d'observations et de découvertes que les plus hautes autorités sur cette science ont pu livrer dans ces dernières années.

Woodward. *Manual of Mollusca*, in-12 avec nombreuses gravures et 23 planches. Prix : \$2.75 chez Dawson, Montréal.

Tryon. *Structural and Systematic Conchology*, 3 volumes in-8, avec 140 planches et nombreuses gravures. Prix : \$8 ; s'adresser à S. R. Roberts, Corner 19th and Race Sts, Philadelphia, Pa.

Fischer. *Manuel de Conchyliologie*, in-8 de 1370 pages (qu'il vaut mieux faire relier en 2 volumes) avec 23 planches et 1138 gravures dans le texte. Prix : 34 francs, chez Savy, 77, Boulevard St-Germain, Paris.

On peut également se procurer ces ouvrages en s'adressant à MM. Cadieux & Derome, Montréal, ou à M. J. A. Langlais, Québec.

Nous nous proposons de commencer prochainement une étude sur nos mollusques canadiens.

## THE NAUTILUS.

---

M. W. D. Averell, qui publiait à Philadelphie *The Conchologists' Exchange*, uniquement voué à la science des Mollusques, interrompu en mars 1888, vient de s'associer à M. H. A. Pilsbry, le continuateur de Tryon, pour reprendre sa publication sous le nom susdit, en augmentant ses pages et en changeant son format. Le NAUTILUS, 12 pages in-8 par mois. Prix : \$1. S'adresser à M. W. D. Averell, Mount Airy, Philadelphia, Pa.

---

## LE CENTENAIRE M. CHEVREUL.

---

M. Michel Eugène Chevreul, dont nous avons donné une notice biographique lors de la célébration de son centenaire en 1886, s'est éteint le 9 avril dernier, à l'âge de 102 ans, 7 mois et 9 jours.

M. Chevreul, comme nous l'avons noté alors, était un croyant et un pratiquant, aussi n'a-t-il laissé ce monde que muni des sacrements de l'Eglise.

“ La mort calme et sereine du savant chrétien, dit le journal *La Croix*, qui va chercher auprès de Dieu la connaissance des secrets impénétrables qu'il a tant étudiés sur la terre, est un enseignement pour ce siècle de septicisme et d'incrédulité. Elle offre un contraste saisissant avec les agitations et les angoisses qui ont accompagné la fin de Victor Hugo, de Paul Bert, de Gambetta, entrés dans l'éternité sans avoir entendu un mot d'espérance, sans avoir reçu le gage du pardon.”

M. Chevreul menait une vie d'une régularité extrême ; il était d'une sobriété remarquable. Il ne buvait jamais de vin, encore moins de liqueurs alcooliques. “ Je n'ai jamais bu de lait, disait-il un jour, depuis que j'ai tété ma mère.” L'odeur du lait et du poisson lui était désagréable.

---

# UNE EXCURSION AUX CLIMATS TROPICAUX.

## VOYAGE AUX ILES-DU-VENT

### TROISIEME PARTIE.

(Continué de la page 160).

\*  
\* \*

Trinidad.—Sa découverte.—Ses aborigènes.— Ses martyrs.— Quelques mots de son histoire.—Sa population actuelle, son langage.—Ses productions naturelles.—Son gouvernement ; l'instruction publique.

Avant d'aller plus loin, je crois devoir interrompre ici mon journal de chaque jour, pour faire, en quelques mots, l'histoire de cette île que je veux faire connaître particulièrement à mes lecteurs.

L'île de Trinidad, l'une des plus belles et des plus riches de toutes celles que baignent les eaux équatoriales de l'Amérique, s'étend entre les dixième et cinquantième degrés de latitude nord, mesurant 55 milles de long sur 40 de large, et formant une superficie de 1750 milles carrés, étendue que pourraient lui envier plusieurs petits états indépendants de l'ancien monde.

Creusée du côté ouest en fer à cheval pour parfaire le cercle avec le golfe de Paria, qui la sépare du Vénézuéla par un étroit passage de vingt milles seulement, tant à l'une qu'à l'autre de ses extrémités, elle partage du climat et des riches productions de l'Amérique du sud, avec les brises rafraîchissantes dont jouissent partout les terres de médiocre étendue que baigne la mer de tout côté.

C'est le 31 juillet 1496, que Christophe Colomb, qui quatre ans auparavant avait doté l'ancien monde d'un monde nouveau, mit le pied le premier des européens, sur la terre

d'Iere (ou Cairi, suivant l'autres) comme l'appelaient alors les habitants qui l'occupaient. Ce nom d'Iere, dans la langue du pays, signifiait colibri ou oiseau-mouche, nom imposé, sans doute, pour l'abondance de ces charmants bijoux de l'air qui encore aujourd'hui ne s'élèvent pas à moins de dix-huit espèces différentes dans cette île.

Christophe Colomb chez qui, à l'encontre des découvreurs de nos jours, dominait le sentiment religieux, sentiment qui l'avait porté à donner à la première île américaine qu'il découvrit le nom de Ste-Croix, frappé de l'apparence que présentent au sud de l'île les trois pics de Moruga, qu'on appelle aujourd'hui les Trois-Sœurs, donna à l'île le nom de Trinidad ou de Trinité, de l'idée du grand mystère que suggère la vue de ces trois pics d'égale hauteur et de conformation à peu de choses près semblable.

Trinidad, aussitôt après la visite du grand Génois, fut recouverte du voile de l'oubli, et ce ne fut que 36 ans plus tard, c'est-à-dire en 1532 que les espagnols songèrent sérieusement à y faire des établissements.

Ce fut à St-Joseph d'Arunna, à quelque distance dans les terres, que les espagnols fixèrent leur principal établissement. Bien que l'île fût alors occupée par les Caraïbes, nation féroce et anthropophage, on redoutait davantage les attaques qui pouvaient venir des aventuriers de mer, que celles des farouches habitants de l'intérieur. Ces derniers cependant leur firent sentir plus d'une fois les dangers de leur voisinage.

Trinidad, comme le Canada et la plupart des autres colonies européennes établies dans le Nouveau-Monde, compte aussi des martyrs de la foi et de la civilisation.

Était-ce pour faire germer de nouveaux chrétiens que Dieu permit que cette terre nouvelle fut arrosée du sang de ses ministres, ou pour punir les méfaits, les scandales et la honteuse exploitation de ces peuplades indigènes que faisaient souvent les nouveaux conquérants du sol ? C'est là un secret que

Dieu s'est réservé, mais il nous est bien permis de juger aujourd'hui que ces immolations eurent le plus souvent cette double fin. Au sang innocent des victimes répandu pour le salut de ces âmes assises à l'ombre de la mort, se mêlait souvent le sang coupable du brigandage, de la cupidité et de la sensualité des nouveaux possesseurs.

De même que nous avons espoir de voir le jour où les restes de nos martyrs seront exposés à notre vénération sur nos autels, Trinidad peut avec raison compter sur le même honneur pour plusieurs de ses premiers missionnaires.

Parmi les plus marquantes de ces victimes du dévouement, les Pères François de Cordoue, et Juan Garcès, tous deux dominicains espagnols, s'offrent les premiers à notre admiration.

Dévorés de la soif du salut des âmes, plus encore que les conquérants n'étaient avides de conquêtes et de richesses, les missionnaires, surtout les enfants des grandes familles religieuses, quoique animés d'un motif bien différent, suivirent souvent ces derniers dans leurs poursuites aventureuses de nouvelles découvertes, pour gagner de nouveaux royaumes au Christ. Et en même temps que les découvreurs assuraient de nouvelles possessions à leurs souverains, les missionnaires qui se joignaient à eux, toujours furent les premiers à braver les périls de tout genre, à s'exiler de toute civilisation, à se condamner à mille privations, pour établir leurs conquêtes sur les âmes. Malheureusement il est arrivé plus d'une fois qu'ils ont vu leurs travaux anéantis par les scandales et l'inconduite de leurs compatriotes, et ont même payé de leur vie les excès et les injustices dont se rendaient coupables ces prétendus porte-flambeaux de la civilisation, à l'égard de ces peuples pour lesquels la loi naturelle seule, plus ou moins oblitérée ou pervertie par les passions, faisait toute la règle de conduite.

Ces deux Pères avaient d'abord évangélisé les peuples de St-Domingue; mais découragés de voir leurs efforts réduits à néant par la brutalité des espagnols qui exploitaient les na-

turels comme des bêtes de somme, ils résolurent d'aller annoncer la bonne nouvelle à des peuples qui n'eussent pas encore subi le joug de la domination espagnole.

S'étant donc embarqués sur un vaisseau espagnol, ils se firent jeter sur l'île de Trinidad, qu'aucun missionnaire n'avait encore visitée. C'était en 1513, à peine quinze ans après que Colomb eût découvert cette île importante.

Hélas ! ils croyaient fuir les avides persécuteurs qui avaient jusque là anéanti leurs travaux et paralysé leurs efforts, et ils les traînaient pour ainsi dire à leur suite.

A peine avaient-ils touché le sol de Trinidad, que les naturels leur firent le plus bienveillant accueil, s'estimant heureux, disaient-ils, de faire la connaissance de ces *hommes de la lumière*, dont ils avaient entendu parler. C'est sur le territoire de la tribu des Conquérabias, à l'endroit, croit-on, où est bâti aujourd'hui Port-d'Espagne, qu'étaient descendus les deux missionnaires. Maquérima, Atérima, Caroaori, et autres Acariwanas (1) qui se trouvaient là réunis, se disputaient l'honneur d'avoir les premiers les messagers de la bonne nouvelle.

Mais, tandis que la grâce semble préparer la voie à la lumière qui doit éclairer ces peuplades infidèles, satan ne voit pas sans peine les nouvelles conquêtes que l'on va faire dans ses domaines, et met tout en œuvre pour en obstruer la marche. Réveillant donc la cupidité des espagnols, il leur souffle dans l'esprit le dessein diabolique d'enlever un certain nombre de ces naturels comme trophées de leurs conquêtes dans les terres d'occident, qu'on exhibera avec orgueil aux yeux des autorités européennes.

Le choix des tribus chez lesquelles on se rendra d'abord est fixé, et les missionnaires sont sur le point de se diviser pour se livrer sans retard à la diffusion de la bonne semence dans une terre en apparence si bien préparée. Mais il faut qu'au-

---

(1) Acariwanas, caciques ou chefs de tribu.

paravant, ils aillent porter un message aux espagnols dont le vaisseau allait sans retard prendre la route de l'Europe. Il fut convenu que le P. François de Cordoue irait lui-même porter le message, tandis que le P. Juan Garcès resterait à terre.

Caroari, acariwana de la tribu des Népoios, qui occupait, croit-on, les environs de Guapo, vers l'extrémité sud de l'île, ayant obtenu la faveur d'emmener chez lui le premier le P. François de Cordoue, voulut l'accompagner à bord du vaisseau, dans l'espoir de lier des rapports d'amitié avec ces puissants étrangers qui reviendraient plus tard, sans doute, les visiter de nouveau. A peine est-il fait connaître sa détermination, que plusieurs autres, hommes, femmes, jeunes filles, poussés par la curiosité, et ne prévoyant rien à redouter, voulurent être de la partie. Le vaisseau est abordé, le message remis, et à peine le Père est-il descendu dans sa pirogue, que l'ancre est aussitôt levée sans qu'on permette aux trop confiants indiens de reprendre leurs embarcations. Caroari est lui-même au nombre des victimes de cette noire trahison. On répond à ceux qui descendus dans les pirogues, réclamaient la liberté des leurs, par des coups de feu, qui sèment la mort parmi eux.

Les pirogues touchent le rivage, et comme la trainée de poudre qui fait sauter la mine en un clin d'œil, la triste nouvelle, en deux minutes, a soulevé toutes les tribus réunies là. C'est la rage portée au paroxysme. Perfidie ! trahison ! . . . Il faut se venger . . . Il faut faire périr par de longs supplices ces deux étrangers pour assouvir notre vengeance, avant de nous nourrir de leur chair, de nous abreuver de leur sang.

En vain les deux martyrs leur représentent-ils qu'ils détestent autant qu'eux-mêmes l'infâme trahison dont on s'est rendu coupable ; qu'ils les aiment ; qu'ils veulent faire leur bonheur ; qu'ils veulent vivre de leur vie, se faire leurs frères pour se dévouer uniquement à leur bien. Vaines remontrances ; il faut se venger.

On les lie à des poteaux ; on leur enlève les articulations

des doigts des mains et des pieds les unes après les autres, on leur tranche les muscles des jambes et des bras, pour s'en repaître sous leurs yeux; on les scalpe, et à la fin on leur ouvre la poitrine pour leur arracher le cœur et boire jusqu'à la dernière goutte de leur sang.

L'enfer avait triomphé; satan comptait une nouvelle victoire; mais le chœur des martyrs couronnés au Ciel recevait deux nouveaux sujets, et Trinidad comptait deux puissants protecteurs!

Colonisée quelques années plus tard par les espagnols qui y firent quelques établissements, Trinidad devint possession anglaise en 1575 par le fait de Sir Walter Raleigh qui s'en rendit maître.

Un siècle plus tard, en 1676, lorsque les établissements n'avaient encore pris que de bien faibles développements, les guerres européennes occupant toute l'attention des différentes puissances, Trinidad passa des mains des anglais à celles des français, qui la remirent quelques années plus tard à ses premiers possesseurs.

Le 1er décembre 1699, eut lieu une seconde hécatombe d'euro péens de la part encore des Caraïbes, qui ne souffraient qu'avec peine le joug que leurs divers possesseurs s'appliquaient, pouvait-on croire, à rendre de plus en plus lourd et intolérable.

Ce second massacre fut encore bien plus déplorable que le premier, puisqu'il ne comprit pas moins de quinze victimes, savoir : le gouverneur même de l'île, José de Léon y Echales, un Père dominicain, Juan de Mosin Sotomayor, trois franciscains, les Pères Estévan de San Felice, Marco de Vique, et le frère Ramon de Figuérola, et dix personnages des plus marquants de la colonie.

Impatients du joug qu'on faisait peser sur eux, et peut-être aussi des vexations qu'on exerçait à leur égard, les aborigènes de l'île s'étaient, parait-il, concertés pour une révolte générale, dans laquelle on exterminerait jusqu'au dernier des blancs encore peu nombreux à cette époque.

On avait donc, dans ce but, organisé une grande fête à San Francisco de los Arenales, à laquelle toutes les notabilités de l'île avaient été invitées. Et voila que tout à coup, au milieu des danses et des chants de guerre, qu'on croyait donnés seulement en spectacle, une grêle de flèches empoisonnées tombe sur les spectateurs, et atteint les quinze victimes ci-dessus mentionnées.

Heureusement qu'au milieu de l'effroi général que causa ce massacre, le reste des membres du Cabildo (1) ne se laissa pas ébranler par la peur, et poursuivit avec vigueur les auteurs de ce lâche et révoltant guet-apens. On fut tellement occupé, avec le peu de forces que l'on avait alors, à la poursuite de ces criminels, que ce ne fut que seize mois plus tard, au mois d'avril 1761, qu'on put donner la sépulture à ces saintes victimes. (2)

Les prêtres de St-Joseph, avec plusieurs membres du Cabildo, suivis de soldats et de guides, et accompagnés du P. Luis, dominicain, frère de celui qui avait été tué, se transportèrent donc sur le lieu du massacre pour rapporter les ossements des martyrs. Mais quelle ne fut pas leur émotion, en arrivant sur le lieu où les victimes avaient répandu leur sang, de trouver ce sang tout vermeil, comme s'il venait d'être répandu ; à l'église où avait succombé le P. Estévan, à la porte de la cuisine où le frère Ramon était tombé, le sang paraissait aussi frais que s'il eut été répandu de la veille. On déblaya la fosse où on avait jeté les cadavres pêle mêle, en les recouvrant à peine de terre, fosse qui n'était autre chose qu'une excavation creusée pour les fondations de la nouvelle église qu'on devait construire, et l'on trouva là encore une nouvelle preuve que Dieu voulait faire reconnaître la sainteté de ces martyrs de la foi. Les corps

---

(1) Le *Cabildo* est le conseil à qui est dévolu, avec le gouverneur, le gouvernement de la colonie.

(2) Le R. P. Bertrand, prêtre actuel des dominicains de Port-d'Espagne, a mis en vers en 1886 le drame émouvant de ce massacre, après être parvenu, non sans des difficultés multiples, à retrouver l'endroit où gisait autrefois le village de San Francisco de los Arenales.

étaient parfaitement conservés, souples, et le sang coulait de leurs blessures limpide et vermeil !

Les corps furent transportés à St-Joseph, et pendant neuf jours qu'on les exposa dans l'église en y célébrant des services solennels, le miracle de leur conservation pendant seize mois dans une fosse humide, sans montrer aucun signe de décomposition, se perpétua, en ne donnant aucune odeur et sans qu'on pût remarquer sur eux la plus légère altération.

On a des documents authentiques de la sépulture des trois martyrs franciscains ; il est probable, bien que la chose ne soit pas attestée, que des mains pieuses donnèrent aussi la sépulture au dominicain Sotomayor, au gouverneur don José de Léon, et aux dix nobles espagnols qui partagèrent leur sort dans le massacre.

Aucun endroit de l'île ne porte aujourd'hui le nom de San Francisco de los Arenales ; les diverses recherches tendant à cette découverte étant toujours demeurées infructueuses. On lisait même dans l'histoire de Trinidad par M. Borde, cette note désespérante : *« Cette mission (San Francisco de los Arenales) frappée d'anathème, ne se releva jamais plus de ses ruines, et il serait impossible d'en indiquer aujourd'hui le site certain. »*

Anges de paix, abandonnons ces lieux,  
 Mais marquons en la place,  
 Et que rien ne l'efface,  
 Pour qu'on retrouve un jour,  
 La glorieuse trace

De ces martyrs du virginal amour. (1)

En 1885, le P. Bertrand étant allé prêcher une retraite à Tumpuna, apprit du curé, qu'un vieil espagnol pourrait peut-être lui donner quelques renseignements sur le lieu où le massacre avait eu lieu. Il furent donc tous deux trouver le vieillard, qui ne put rien leur apprendre sur les recherches qu'ils vou-

(1) Stance du drame du P. Bertrand.

laient faire. Cependant, il leur dit qu'un indien, demeurant dans la forêt, et connaissant bien tous les environs, pourrait peut-être les mettre au fait de ce qu'ils cherchaient. Ils se laissèrent donc conduire au *conuco* (cabane) de l'indien au sein de la forêt par un sentier assez difficile, si bien que pour se frayer un chemin avec leurs chevaux, il fallut le secours d'un noir qui les précédait armé d'un coutelas pour couper les lianes et autres plantes grimpantes s'entreposant en barrages sous les grands arbres de cette riche forêt. L'indien, quoique venu de la terre ferme, leur dit bien connaître l'endroit du *massacre des prêtres*, pour y avoir été conduit bien des fois dans son enfance, par sa grand'mère, qui ne manquait pas d'aller chaque année, avec les autres indiens habitant alors cette région, prier sur la terre sanctifiée par le sang des martyrs que cette terre avait bu. S'étant donc mis à leur tête, il leur fit suivre divers sentiers, et les amena sur le bord d'une ravine où il fallut laisser les chevaux pour la descendre et la gravir à pied. Et aussitôt parvenus de l'autre côté, c'est ici, dit-il, où était San Francisco de los Arenales où furent tués les prêtres.

— Mais sous le couvert de cette verte forêt, quelles preuves pouvez-vous nous donner que ce lieu a été autrefois cultivé et habité ?

— Regardez, dit-il, en montrant des morceaux de bouteilles et de plats cassés, puis ces deux avocatiers et ces méréys (pommiers d'acajou), peut-on trouver choses semblables en forêt vierge ?

Laissons ici la parole au P. Bertrand.

“ L'indien parlait avec enthousiasme et comme absolument certain des choses qu'il racontait, et il était étonné, presque scandalisé de la froideur et de l'apparente indifférence avec laquelle nous acceptions ses communications. Il ne nous cacha pas son désappointement et nous dit : “ Oui, Pères, vous en penserez ce que vous voudrez, mais moi je suis bien certain que “ c'est ici que furent tués les prêtres, tous les anciens indiens le

“ croyaient, ils l'ont dit à ma grand'mère, qui le croyait et moi  
“ je le crois aussi. Du reste ajouta-t-il, avec un air mystérieux  
“ et comme s'il allait faire une révélation importante, je puis  
“ vous assurer, et bien d'autres vous le diront avec moi, que  
“ tous les jeudis-saints et les vendredis-saints, on entend dans  
“ ce lieu des choses extraordinaires, et plusieurs fois j'y ai  
“ entendu moi-même des voix qui parlaient et chantaient dans  
“ le lointain. Il y a à peine quelques années, une commère à  
“ moi (*una comadre mia*), passait dans le sentier de Tamana,  
“ lorsque arrivée en face de ce lieu, elle entendit comme un  
“ prêtre qui disait la messe et le murmure d'un peuple qui  
“ priait à haute voix. Elle s'avança du côté d'où venaient ces  
“ voix, et plus elle approchait, plus distinctement elle les enten-  
“ dait ; mais lorsqu'elle eût gravi la petite pente au delà de la  
“ ravine, elle ne vit ni n'entendit plus rien.”

Ces renseignements sont bien suffisants pour confirmer la tradition que cet espace de terre actuellement encore parsemé de débris de poterie et abrité par quelques arbres fruitiers et d'autres grands arbres forestiers, est celui-là même qui a bu le sang des martyrs. “ Et, ajoute le P. Bertrand, nous nous agenouillâmes pour implorer ces glorieux apôtres de la Trinidad, qui nous précédèrent ici en des temps autrement difficiles.” Et comme parmi les arbres de cette riche forêt il se trouvait un grand nombre d'arbres à encens, nous ne manquâmes pas, ajoute le Père, de détacher de leurs troncs plusieurs fragments de la résine odorante, pour nous rappeler la bonne odeur des vertus des généreux martyrs.

Quoique la forêt ait recouvert le lieu qui fut autrefois San Francisco de los Arenales, il paraît bien évident aujourd'hui que cette mission se trouvait entre Tumpuna et Arouca, à environ cinq ou six lieues de St-Joseph, sur la route de Tamana.

Après diverses vicissitudes, occupée tantôt par les français tantôt par les espagnols, quelquefois par les deux nations à la fois qui s'en disputaient la possession, Trinidad demeura, à la fin possession espagnole.

**Mais** le développement de la colonie ne se fit toujours que fort lentement et au milieu d'épreuves sans fin. On peut juger de sa richesse d'alors par le fait suivant :

Comme on ne cultivait alors que le cacao (1), cette récolte étant venue à manquer en 1733, un édit fut émané pour imposer une taxe sur le peuple, en proportion de ses moyens, pour couvrir la halle du Cabildo de feuilles de palmier. Couvrir en feuilles de palmier l'hôtel du gouvernement, dans un pays tout boisé, n'indique guère la prospérité. D'après le recensement qu'on fit alors, la population mâle se montait à 162, dont 28 seulement étaient des blancs. Dans ce calcul n'entraient point les indiens ni les esclaves dont on ne tenait jamais compte.

En 1740, la récolte de cacao venant encore à manquer, le peuple de la colonie adressa une pétition au roi d'Espagne, le priant de le soulager dans sa détresse, qui était telle, disait-on, que la plupart ne pouvaient aller à la messe qu'une fois par an, et encore avec des habits empruntés. La tradition va même jusqu'à dire que les membres du Cabildo n'avaient à eux tous qu'une seule paire de culottes, qu'ils portaient à tour de rôle lorsqu'il leur fallait figurer en public.

La colonie demeura ainsi dans un état quasi stationnaire jusqu'en 1780, qu'un français, M. de St-Laurent, résidant à Grenade, entreprit d'en faire une colonie française, quoique soumise au gouvernement espagnol. Après avoir pris ses mesures avec les autorités, il fit passer dans l'île en 1783, un nombre considérable de cultivateurs français, auxquels se joignirent des émigrants de la Martinique, de St-Domingue, de la Guadeloupe, avec des noirs des diverses autres îles, si bien qu'en une seule année le chiffre de la population fut porté de 1000 à 12,000.

Enfin, en 1797, au milieu des guerres qui bouleversaient alors toute l'Europe, l'Angleterre étant aux prises avec l'Es-

---

(1) On sait que c'est avec la graine du cacao que se fait le chocolat.

pagne, obtint de cette dernière la cession Trinidad, qui devint de ce moment colonie anglaise, mais demeura toujours française par la religion, la langue et les habitudes. (1)

Depuis cette époque, Trinidad, sous la protection de la couronne d'Angleterre, a joui en paix des libertés que lui assurait le traité de cession, et a été toujours se développant et s'améliorant, bien qu'il reste encore une quantité considérable de la surface du sol à défricher.

Il est bien naturel que les gouverneurs et autres officiers qui viennent d'Angleterre prendre part au gouvernement des diverses colonies, s'efforcent d'y implanter la langue d'Albion, mais malgré tous les efforts tentés jusqu'à ce jour, le français est demeuré dans Trinidad, la langue du peuple, et je doute fort qu'on puisse jamais le faire disparaître. Cependant, comme il n'y a pas là de gouvernement représentatif, et que le gouverneur se trouve une espèce d'autocrate, libre à peu près d'imposer sa volonté comme il l'entend, on a fait dans ces dernières années de grands efforts pour implanter l'anglais partout. Dans les écoles on semble ne voir que l'anglais ; bien que l'enseignement du français soit libre, on n'en tient aucun compte.

Mais ce qui m'a le plus surpris à cet égard, c'est que l'autorité religieuse favorise ce mouvement. Que n'y résiste-t-on avec énergie ? Qu'importe à l'Angleterre que ses sujets coloniaux parlent français, espagnol au hindou, s'ils n'en sont pas moins loyaux et dévoués. La loyauté des Canadiens-français est-elle inférieure à celle des anglo-Canadiens ? Quand Sir E. P. Taché a proclamé que le dernier coup de canon qui serait tiré pour conserver le Canada à l'Angleterre le serait par un Canadien-français, il n'a pas été démenti, et il ne pouvait l'être.

---

(1) C'est par erreur que j'ai écrit aux pages 147 et 148 que Trinidad avait été cédée à l'Angleterre, en 1797, par la France ; c'est par l'Espagne qu'il eut fallu dire. Comme, de même qu'au Canada, c'était une cession et non une conquête que livrait l'Espagne, elle imposa des conditions dont les catholiques ressentent encore aujourd'hui le bon effet.

L'autorité religieuse à Trinidad ne voit pas — du moins d'après mon humble opinion, et c'est ici une question de politique libre—que le langage est souvent la sauvegarde de la foi ? Le milieu dans lequel on vit, déteint toujours plus ou moins, sans qu'on le veuille, sans qu'on le remarque souvent, sur tous ceux qu'il embrasse. Répudiant sa langue pour adopter celle d'un autre peuple, dont on fait partie, on finit bientôt par épouser aussi ses idées et sa manière de voir dans les questions libres, et de là à passer aux préceptes de foi, la chute est facile. Le fait est malheureusement confirmé par de nombreux exemples.

Mais malgré tous les efforts, réussira-t-on à faire prendre l'anglais parmi le peuple ? Je ne le crois pas. Car c'est un français à eux que parlent les noirs des Antilles, et malgré leur contact avec d'autres langues qu'ils viennent à apprendre plus ou moins, leur langage à eux, qu'ils ont toujours conservé, et qui est leur langue propre, n'en ayant point d'autre, c'est ce français, ou si on l'aime mieux ce patois.

On est étonné en arrivant à la Martinique, à Ste-Lucie, à la Guadeloupe, à Trinidad etc. de voir qu'on nous comprend quand on parle français, et de ne rien comprendre, nous, à leurs réponses.

Comme dans les écoles, les administrations, on ne fait usage que de l'anglais, que l'anglais est aujourd'hui la langue officielle de l'île, la plupart des enfants de 12 à 18 ans, surtout dans les villes, emploient volontiers l'idiome anglais lorsqu'on leur adresse la parole, mais entre eux, dans la famille, c'est toujours le français qu'on emploie.

Le patois qu'on parle aux Antilles, est en grande partie le langage imparfait qu'emploient les enfants lorsqu'ils commencent à parler, et que nous sommes nous-mêmes les premiers à leur suggérer, lorsque nous voulons nous faire comprendre d'eux.

(A suivre).